

**À découvrir
Au festival
21 > 23
octobre**

**Chacun
cherche sa
chouette #2 //
Alain Spohn**

Mardi 21 et
mercredi 22 octobre
à 14h30 au Parc du
Chemin de l'Île,
Nanterre

**L'homme
peureux et les
sept géants //
Guylaine Kasza**

Mardi 21 octobre à 20h
à la médiathèque
Robert Desnos,
Argenteuil et mercredi
22 octobre à 15h à la
médiathèque Pierre et
Marie Curie, Nanterre

**Contes à la
volée //
Collectif
bouches à
oreilles**

Mercredi 22 octobre à
20h30 à la salle des
fêtes, La Frette-sur-
Seine

**Ragandé ! //
KPG**

soirée de clôture

Jeudi 23 octobre à
20h30 au foyer A-B de
la résidence
universitaire du CROUS,
campus de l'Université
Paris-Ouest La Défense,
Nanterre

Rumeurs Urbaines, festival du conte et des arts de la parole
présente

LA RUM EUR

L
e
journal

q
u
i

v
o
u
s
parle
d
e

l
a
ville



**À lire
dans ce
numéro**

CADRE DE VILLE // Maria Letizia Piantoni : retour sur les « autophotographies » des spectateurs de la Nuit du conte vues dans le numéro précédent...

À LA SCÈNE COMME À LA VILLE // Nidal Qannari : à notre tour de poser des questions sur les petites habitudes qui font parfois la grande Histoire.

PORTES IMAGINAIRES // Myriam Dogbé : un métier qui permet de rendre son imaginaire bien réel ? C'est possible !

INVITATION AU VOYAGE // Patrick Fischmann : que reste-t-il après une semaine de vagabondage à la rencontre des habitants du territoire ?

LES PASSERELLES // Jean-Christophe Delcroix : le regard d'un nouvel arrivant : le directeur du Tamanoir à Gennevilliers.

UN COLLÈGE DANS LA VILLE // Philippe Jégu : comment se frotter à la mixité devient un passeport pour l'emploi.



À DEMAIN // Édito

C'est déjà la fin des Rumeurs, mais pas de La Rumeur. Non ! C'est même le début d'une aventure qui continue à se construire.

Bien sûr, nous sommes plus qu'enthousiastes vu la qualité des articles et l'adhésion que vous avez manifesté devant ce nouveau projet.

Cela nous donne des ailes. Alors oui, nous réfléchissons à pérenniser la publication du journal avec 3 ou 4 rendez-vous qui jalonnent l'année. Nous vous inviterons, vous lecteurs, spectateurs, sur une scène hybride, à la fois café, conférence de presse et lieu de spectacle. Pour un journal ouvert à la réflexion, à l'échange.

Afin de mieux appréhender ce que nous pourrions poursuivre ensemble, nous attendons vos impressions (sous la forme que vous souhaitez) sur les trois publications de La Rumeur.

En attendant, bonne fin de festival et bravo à toute l'équipe des rédacteurs.

Rachid Akbal,
directeur artistique du festival

CADRE DE VILLE // Maria Letizia Piantoni

Par Anaïs Desvignes

Retour sur les « autophotographies » que vous avez pu découvrir dans le numéro précédent de La Rumeur.

Le temps d'un soir, pendant La Nuit du conte, Maria Letizia Piantoni a installé une structure qui se rapproche du photomaton où tous avaient la possibilité de se mettre en scène. Un exercice ludique qui rappelle le travail de la photographe et les questions qu'elle pose sur la relation qu'a l'Homme avec le lieu qu'il habite et précisément la ville, la banlieue parisienne, qui sont les terrains où elle développe ses projets.

Si parfois elle s'enfuirait volontiers de la vie urbaine pensant que ce n'est pas le meilleur habitat pour l'Homme et l'« être ensemble », elle trouve dans cette condensation impressionnante d'êtres humains, son inspiration pour remettre en question la façon de vivre ensemble.

Que ce soit une boîte à photos ou un cadre en aluminium posé aléatoirement dans la ville, le besoin d'interroger « l'image de soi » - la manière dont les gens se mettent en scène et se donnent à voir - est omniprésente. On retrouve donc dans ce sur-cadrage la géométrie et l'enfermement d'une ville, un lieu clos et neutre que chacun interprète à sa manière.

Il faudrait pouvoir photographier une ville à travers ses habitants, mais des frontières invisibles existent. En temps qu'artiste résidente à Colombes cette année, elle questionnera donc cette ville. On pourra trouver la boîte à photos dans différents endroits de la ville le temps d'une journée. À suivre...



À LA VILLE COMME À LA SCÈNE // Nidal Qannari

Par Enfiriya Assoumani

Avec GrHiPeT, la Grande Histoire des Petits Trucs, qu'il a créé au festival, Nidal Qannari défie le bon sens en cherchant des explications à nos usages quotidiens. Nous avons eu envie de lui demander s'il faisait de même dans la vie de tous les jours...

Nidal Qannari aime vivre en ville. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas le permis. Vous pensez que c'est fou mais non, pour vous c'est mieux d'avoir une voiture pour vous

déplacer et tout ce qui va avec mais non. Nidal aime bien le métro : pour rencontrer les gens c'est idéal, pour "sortir de sa bulle". La plupart du temps dans les transports en commun, on est dans son monde, on pense à ce que l'on va faire plus tard (aller chercher les enfants, faire des courses...). On ne s'en rend pas vraiment compte mais quand Nidal le remarque, il essaie de briser cette glace, celle qui nous empêche de parler entre nous lorsqu'on se connaît pas.

C'est comme avec la boulangère. Tout le monde la connaît, on la voit presque tous les jours, on lui parle presque tous les jours et pourtant tout ça se fait machinalement. Nidal Qannari aime créer du désordre dans la rencontre, en discutant vraiment, en prenant du temps pour se décider, en hésitant. Vous aussi, essayez de demander à votre boulangère de vous aider à choisir entre deux pâtisseries et vous verrez ce qui se passe.

Nidal aime aussi vivre à Paris car cela permet de rester dans l'anonymat. Rester à flâner dans les rues des heures ou des semaines sans pour autant être reconnu, vous voyez ?

Et là, vous vous dites « bizarre, il veut rester dans l'anonymat mais aussi rencontrer des gens ». Effectivement ! Mais l'homme est ainsi fait.

Nidal aime se poser des questions absurdes que personne ne pense à poser comme d'où vient Toto ou la chanson « il court, il court le furet, le furet du bois joli » (vous la connaissez mais savez-vous d'où ça vient ?). Regarder avec attention ce qui l'entoure lui suffit à imaginer une histoire (comme l'origine du fil qui tient le sachet de thé, il nous en fait la démonstration illico). Avec lui, ça commence par une description puis une histoire s'invente au fur et à mesure et alors on perçoit tout d'un autre oeil.

Si jamais vous arrivez dans une nouvelle ville, faites comme lui, prenez un repère. Tiens un repère simple : la gare, c'est toujours la même chose : elle mène à une avenue un peu vide qui vous mènera au centre ville. D'ailleurs l'important, c'est de rester dans un état de découverte : c'est là que se construisent les histoires. Sinon il y a la boulangerie (encore elle !). Il n'oublie jamais les bonnes boulangeries, comme vous d'ailleurs.

À voir : GrHiPeT, mardi 14 octobre à 20h45 au Théâtre du Cormier.

PORTES IMAGINAIRES // Myriam Dogbé

Par Leslie Muya

Partenaire pour la première fois du festival, Myriam Dogbé est également colombienne. Elle nous explique comment son métier de plasticienne lui permet de rendre vivante son imagination.

De quelle manière vois-tu ta ville ?

J'ai emménagé ici en 2010 dans le quartier « Gabriel Péri ». J'arrivais de Bois-Colombes, c'était en hiver et je trouvais l'environnement gris et triste. Depuis j'ai appris à connaître cette ville. Colombes est vaste et disparate. Ce qui m'amuse dans mon quartier ce sont les petits pavillons tous différents, de la cabanne à la maison bourgeoise, les endroits cachés, les terrains enchevêtrés. On surnomme cette ville « la ville aux 9000 pavillons » d'ailleurs. C'est agréable mais je trouve qu'il y a peu d'espace vert de qualité. Par ailleurs j'apprécie la richesse du réseau culturel de Colombes, les compagnies et lieux de diffusion sont multiples et dynamiques. Aller à pied ou à vélo au théâtre à un quart d'heure de chez soi, c'est jubilatoire !

Est-ce que tes réalisations se nourrissent justement de ta perception ? Ton point de vue est-il présent dans ton travail ?

Cela dépend des projets. En 2006 pour un festival à Montreuil, nous avons choisi un lieu à investir à partir de promenades et de recherches aux archives. Le projet proposé aux passants s'est construit sur l'histoire de ce lieu. C'était l'« art'chéologie des villes ». A Saint-Denis, je me suis intéressée aux arrêts de bus et à l'attente. J'ai repris le titre du recueil de nouvelles d'Anna Gavalda « Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part » que j'ai inscrit sur les bandes de visibilité des arrêts de bus. Ici c'est un peu différent. La réalisation est

imprégnée de la configuration de la place et de ce qu'il s'y passe mais aussi d'un élément extérieur, le conte. Finalement l'espace est transfiguré et c'est une porte imaginaire qui s'ouvre dans la ville. La place est d'ailleurs difficile à partager, chacun se l'approprie de manière différente parfois incompatible. J'ai souhaité casser l'horizontalité de ce grand terrain de jeu en imaginant de multiples éléments verticaux et moins de ballon (rires).

Que cherches-tu à provoquer chez les passants avec ton travail ? Qu'attends-tu du public ?

J'attends d'eux qu'ils jouent, que parents et enfants partent ensemble à la découverte du petit chaperon rouge à travers cette forêt inattendues. Elle est composée de volumes en cartons, de végétaux et d'objets. C'est un univers très graphique, je joue avec les formes et les couleurs, le vert, le bleu qui représente la nuit, la peur, le loup et le rouge. Les conteuses seront vêtues de bleu et les personnes déambuleraient en rouge ! Finalement le lieu ne perd pas sa fonction d'aire de jeux.

Selon toi, qu'apporte ta participation au festival ?

Cette installation est un espace de vie, de lien et d'échange en dehors des spectacles mais toujours autour du conte. C'est une autre façon d'aborder le conte. Le spectateur qui est habituellement récepteur, est ici acteur, il doit être curieux et cheminer pour recoller les morceaux du conte !

Tu disais que ta réalisation est une porte imaginaire, est-elle également une porte d'entrée au conte de Joël Pommerat ou bien un prolongement ?

Ni l'un ni l'autre en fait. Je n'ai pas encore vu son spectacle. J'ai travaillé à partir de la version de Charles Perrault. Mais il est vrai que j'apprécie le travail de Joël Pommerat et d'Eric Soyer dont j'ai vu plusieurs spectacles. Je suis profondément touchée par leur univers, le texte, la scénographie et la création lumière, l'interprétation des comédiens.

À voir : **Tirez la chevillette et la bobinette...** Samedi 18 octobre de 15h à 20h, Parvis des Droits de l'Homme à Colombes.

Est-ce ta première production dans l'univers du conte ? Ta première collaboration avec un conteur ?

Concrètement oui, je n'avais jamais abordé les contes traditionnels. Mais j'ai travaillé à la scénographie de « Fairy Tale Heart » par exemple, une pièce écrite comme un conte contemporain ou encore à celle du « Petit collectionneur de couleurs », un récit pour enfant qu'on a adapté pour la scène à la façon d'un conte. Pour la réalisation de ce projet je n'ai pas collaboré avec Joël Pommerat mais ça m'aurait beaucoup intéressée. Je pense que ça aurait été enrichissant.

T'étais-tu déjà projetée sur cette place ?

Non jamais. En revanche les friches m'inspirent beaucoup. Il y a de nombreux endroits dans lesquels on pourrait faire de belles choses avec la participation des habitants ! Si j'en avais la possibilité je transformerais nos « délaissés » colombiens en espaces de respiration poétique avec l'idée de créer du lien social, d'amener du rêve dans la ville. Ce serait de petites parenthèses temporaires à certains endroits de notre ville.



INVITATION AU VOYAGE //

Patrick Fischmann

Par Audrey Rouy et Patricia Helissey



La main posée sur sa vielle, sa guimbarde au bord des lèvres, il suspend le temps et nous transporte entre les mondes. Mais qui est cet être venu d'ailleurs ? Patrick Fischmann. Conteur, musicien, écrivain, à la barbe grisonnante et aux bijoux ethniques, il recueille contes et musiques au fil de ses voyages.

Messenger du vent, entre le ciel et la steppe, il est là, il fait reculer les sources et réveille les légendes... Soudain, chamans, fous-guériss, khans libèrent notre imaginaire. Il devient l'âtre, on se chauffe à sa parole venue de Mongolie... Doté d'un esprit d'aventure, il part à la rencontre des gens pour partager légendes et histoires. C'est donc tout naturellement que l'équipe du festival lui a proposé de vagabonder entre Val d'Oise et Hauts-de-Seine. Les associations de Colombes, Gennevilliers, Nanterre et Bois-Colombes lui ont ouvert leurs portes. Des franciliens, il en a rencontrés, et a su les faire voyager.

De l'école Charles Péguy au foyer Adoma, de la Maison pour Tous au centre social Valérie Méot, tous ont pu échanger avec Patrick Fischmann. Bien accueilli par les habitants, il a pu réaliser une « tournée poétique » et « ramener des secrets sous forme de mystère ». Des mythes, il en a plus d'un dans sa poche : de la rencontre entre le Loup bleu et la biche fauve, en passant par l'enfant recueilli par une louve, Patrick Fischmann soulève les voiles du rêve et gomme le présent. Tous sont plongés dans ses histoires, se laissent bercer le temps d'une parenthèse. Le public ne forme plus qu'un, « on est tous reliés » ajoute-t-il. Ce conteur nomade arrive à « libérer l'imaginaire des gens » au travers de ses histoires. Il a su donner, mais a également reçu : « Quand on était petits, on nous racontait des histoires » lance un habitant du foyer Adoma, « Moi je regarde toujours dans les yeux des gens pour savoir si je dois m'approcher » déclare un jeune homme de l'ESAT Betty Launay. Tous venus d'horizons différents, le conte invite à créer une connexion entre les gens, et à leur offrir des histoires en écho à leur quotidien... De rencontres en rencontres Patrick affirme que la beauté de la boucle nord de la Seine vient de la « richesse des gens qui viennent de plusieurs pays. » De quoi puiser des ressources pour de nouvelles histoires ? Tisser du lien, telle est la volonté de Patrick Fischmann. Mission accomplie.

À voir : **L'épopée des steppes**, dimanche 12 octobre à 17h30 au Centre 72 de Bois-Colombes.

LES PASSERELLES // Jean-Christophe Delcroix

Par Maéva Elana

Dans les mots de Jean-Christophe Delcroix, nouveau directeur du Tamanoir, scène de musiques actuelles de Gennevilliers, un leitmotiv se dessine pour décrire le lieu et ses multiples activités : les passerelles, ces connexions qui permettent d'exister sur le territoire de la ville mais aussi au niveau national.

Une passerelle qui ouvre sur un quartier et ses habitants. Le Tamanoir se trouve au cœur de la cité de Luth, dans un quartier multiculturel. Travailler dans cet espace a permis à notre invité d'oser « pousser les murs » et d'aller à la rencontre des habitants de ce territoire en rencontrant les associations de quartier par exemple. Inversement, le Tamanoir pratique la politique de la porte ouverte ce qui permet aux habitants de s'approprier ce lieu, de satisfaire leur curiosité musicale et de s'y sentir chez eux.

Des passerelles musicales. Lieu dédié aux musiques actuelles, le Tamanoir permet en réalité la rencontre de plusieurs cultures et influences musicales. Jean-Christophe Delcroix le décrit d'ailleurs comme un lieu pour les « musiques du monde actuel » : l'occasion de faire se rencontrer des musiques traditionnelles et actuelles. Par exemple, la collaboration entre des chanteurs de hip hop et des artistes du conservatoire. La force de cette salle, c'est aussi de trouver un juste équilibre entre la venue d'artistes connus, français ou internationaux et les open mic' qui offrent la possibilité à des talents amateurs de monter sur scène et de se faire un nom. Si cet espace permet une ouverture musicale pour les habitants et les spectateurs nomades, c'est aussi grâce à sa politique de prix

attrayante et non discriminante permettant l'accès du plus grand nombre à ses spectacles, résidents comme non-résidents de la commune.

De passerelles en réseaux. Le Tamanoir ne crée pas du lien uniquement sur son territoire le plus proche. Il est intégré à plusieurs réseaux, à différents échelons : départemental, régional et national ; des réseaux en lien avec l'univers des musiques actuelles mais pas seulement.

Cela permet aux différents acteurs de mieux se connaître, de créer du lien et de la solidarité avec des structures éloignées géographiquement mais proches par les idées et les projets. De cette manière, les frontières physiques sont abolies. C'est d'ailleurs l'une des qualités que Jean-Christophe Delcroix reconnaît au festival Rumeurs Urbaines : celle de créer des passerelles informelles entre les villes, de permettre des rencontres surprenantes mais avec des spectacles jamais déconnectés des projets des structures qui les accueillent.

Une passerelle ou plutôt un carrefour de création. Ce lieu est également une résidence d'artistes qui parfois se prêtent au jeu de l'ouverture au public à travers des actions culturelles, des ateliers... De même, la structure accompagne de jeunes talents en leur permettant par exemple d'enregistrer une maquette. En somme, il s'agit d'un lieu d'échanges, de découvertes et de transmissions artistiques.

A voir au Tamanoir (réservation au 01 47 98 03 63) : **Ragandé ! De KPG**, samedi 18 octobre à 20h30.



UN COLLÈGE DANS LA VILLE // Philippe Jégu

Par Sonia De Gois

C'est l'une des dernières interviews pour le journal. Le principal du collège Marguerite Duras de Colombes est notre invité. Un homme passionné par son métier, qui a toujours choisi de travailler dans les quartiers en difficulté, le genre de personne qui croit encore à son métier après toutes ces années au service des autres, notamment des plus jeunes. Portrait.

Monsieur Jégu... Parce que c'est ainsi que j'ai envie de l'appeler : Monsieur Jégu, comme j'appelais par son nom ma principale lorsque j'avais 13-14 ans. Elle s'appelait Madame Louette, je m'en souviens. L'entretien avec Monsieur Jégu m'a replongée quelques années en arrière, lorsqu'on avait peur de Madame Louette ! Monsieur Jégu, lui, ne fait pas peur. Il inspire le respect dès les premiers mots que nous échangeons ce jour à la Régie de Quartier. Instituteur puis directeur d'école et principal adjoint d'un collège, il a pris les manettes du collège Marguerite Duras à Colombes, il y a 7 ans. Je dis « prendre les manettes » mais lui dit plutôt « piloter son bateau corsaire, pas pirate, corsaire ! ».

Diriger un collège comme Marguerite Duras c'est du « management de proximité » selon ses propres mots.

Un collège dans une ville c'est important. C'est un lieu d'échanges, de rencontres, de tensions parfois mais Monsieur Jégu fait tout pour que les élèves et leurs familles soient fiers d'être à Marguerite Duras. Pour se sentir bien dans un collège, il faut en être fier.

Le principal lutte contre les préjugés qui ont la vie dure. Il se bat au quotidien contre cela, cette idée que parce qu'on vient du Luth – où il a habité et travaillé pendant 20 ans – ou d'Henri Dunant (l'ancien nom de l'actuel collège Marguerite Duras) on est fichu. Ce n'est pas vrai ! Les élèves qui quittent le collège réussissent, y compris vers l'excellence. Il lutte aussi contre les freins que se mettent les élèves eux-mêmes, pourtant brillants, parce qu'ils viennent de familles modestes ou ont grandi dans le quartier. « Ces jeunes, globalement, manquent d'ambition ». Alors, le rôle du principal d'un collège comme Marguerite Duras c'est aussi de détecter les talents et de pousser vers la réussite. Cela contribue au rayonnement du collège dans le quartier, voire plus loin. Alors qu'à une époque certains parents hésitaient à mettre leurs enfants dans ce collège, aujourd'hui, le principal reçoit même des demandes de dérogation de familles dont les enfants ne dépendent pas de Marguerite Duras. Une petite réussite, une fierté peut-être, dans ce quartier en total changement.

Monsieur Jégu se prend à rêver de mixité, la vraie. Aujourd'hui, il accueille des élèves de familles différentes.

Cela se passe sans difficulté. Néanmoins, il constate que dans les classes, « chacun vit sa vie de son côté, personne n'embête personne mais ça ne se mélange pas vraiment ou alors vraiment à la marge ». Pourtant, Monsieur Jégu y voit une force.

La mixité apporte à tous : aux plus en difficulté qui sont tirés vers le haut mais aussi aux élèves en pleine réussite scolaire issus de familles moins modestes. Pour ces élèves, « être avec des jeunes en difficulté apporte aussi à la construction de leur personnalité, y compris dans leur capacité à gérer leurs relations aux autres même si c'est difficile. Après, dans le monde professionnel, c'est quelque chose de fondamental et très recherché par les entreprises, notamment dans les travaux publics où les chefs d'entreprise n'ont personne à envoyer sur les chantiers des quartiers en difficulté. » Les jeunes de Marguerite Duras, du Luth à Gennevilliers ont cette connaissance du terrain que d'autres n'ont pas. Ils sauront parler aux habitants, faire avec eux. Leur force est là, comme celle de Monsieur Jégu qui, sans doute parce qu'il est fils de cheminot et a grandi dans un quartier ouvrier de la Garenne-Colombes, sait ce qu'est la réalité du terrain. Alors n'oublions pas, nos quartiers sont pleins de ressources et de talents. Le tout est de savoir les mettre en avant !